

l'humide sous-bois et l'ombre verte des plantes emmêlées. Jamais jardin des tropiques n'égalait cette magnificence; impossible de rien imaginer de plus beau. L'art venant en aide à la nature ne l'aurait pas faite plus superbe. A chaque fourche des rameaux, sur chaque branche horizontale, un jaillissement de fougères aux fines dentelles; les oreilles d'éléphant, les orchidées fleurissaient par groupes, reposant leurs fleurs sur le coussin délicat des mousses au vert intense, tandis qu'à chaque feuille brillait suspendue une claire et pure gouttelette. Une humide et chaude moiteur provenant de trois sources chaudes à la température de 59 degrés enveloppait la forêt; blottie, d'ailleurs, dans un des replis les mieux abrités des montagnes neigeuses et protégée par les pentes, elle garde la chaleur que lui verse le soleil.

Nous campons sur une place sèche, et, le lendemain, après une traite de 10 kilomètres, nous quittons l'ombre des bois pour entrer dans la superbe clairière d'Oulegga, où nous cherchons abri dans les cases éparpillées d'un village à une fléchée de la montagne. Champs de tabac ou de fèves, haricots, maïs, ignames et colocasie. Bananes sur les pentes et dans les ravins, bananes au pied des monts, bosquets de bananes aux larges frondaisons en travers des vallées, bananes partout.

Ce n'est pas d'un cœur léger que nous entrons dans l'Oulegga. La mort du chef madi nous a mis en veine de soupçons; nous savons aujourd'hui le danger d'une trop grande confiance et le prix d'une vigilance incessante. Dès le premier village, notre avant-garde rencontre des indigènes dont l'attitude trahit les sentiments. L'impression générale est que ces gens vont tenter un sérieux effort contre les étrangers. Le pays est très peuplé, et si le courage vient en aide au nombre, il faut s'attendre à une résistance opiniâtre. Aussi avons-nous hâte d'occuper les hauteurs. Il n'était que temps, car déjà les naturels accouraient en troupes armées; les escarmouches sont déjà très vives de part et d'autre, lorsque, vers quatre heures, Matyera, interprète bari de la suite du Pacha, trouve le moyen de s'aboucher avec les indigènes. Il réussit à décider leur chef à demander la paix. Celui-ci se présente: « il vient se prosterner pour être ou frappé, ou sauvé ». Les trompettes sonnent le rappel, les éclaireurs rentrent au camp, et en deux minutes le silence succède à l'agitation des combats.

Ce chef et ses amis étaient les premiers indigènes de l'Oukondjou que nous eussions vus, et cet acte de dévouement leur avait gagné dès l'abord notre sympathie. Du fait que ces braves gens étaient des montagnards, familiers des hautes altitudes, je m'attendais à leur voir un teint plus clair que celui des indigènes riverains de la Semliki et de l'Itouri. Mais ils ont la peau plus foncée que nos Zanzibari. Supposons un peuple de la Suisse alpestre menacé par une invasion de Scandinaves. Ne cherchera-t-il pas un refuge dans la montagne? Ainsi fit cette peuplade à face noire, du vrai type négroïde, quand, incapable de résister aux tribus cuivrées de la forêt et aux incursions des Ouatchouezi indo-africains, elle demanda abri aux roches escarpées, aux retraites perdues dans les Alpes équatoriales. Au milieu du flux et du reflux de tribus au teint clair, les nègres ouakondjou trouvèrent une retraite dans le haut pays.

Le lendemain, avant d'entrer à Mtsora, nous avons passé cinq torrents descendus des sommets pour se perdre dans la Semliki; l'un d'eux, le Boutahou, est considérable et sa température de 16° C. Les Ouakondjou de Mtsora, aujourd'hui nos amis, nous donnent force détails sur la localité. A peu de distance au nord du village se trouve une expansion du lac supérieur, dont nous entendions tant parler et que j'avais découverte en janvier 1876. Ces « larges », ils les nomment Inguezi, ce qui, en kinyoro, signifie rivière, lagune, petit lac. Le Rouourou (lac) est à deux journées vers le sud.

Ils l'appellent aussi Nyanza, et si l'on insiste pour un nom moins générique, ils répondent Mvouta Nzigé. Quelques-uns d'entre eux connaissent même trois Mvouta Nzigé: celui d'Ounyaoro, celui d'Oussongora et celui d'Ouganda. Quant aux Nyanza, leur nombre est légion. J'ajoute à ceux que j'ai déjà nommés ceux d'Ounyampaka, de Toro, de Semliki, d'Ounyavingui, de Karagoué. Dès qu'une rivière est assez importante pour s'épancher en large bassin, on la dit un Nyanza; Nyanza, une grande baie; un petit lac, un grand, tout est Nyanza, à moins que ce ne soit Rououérou.

Ces peuplades sémito-ethiopiennes que nous connaissions à Kavalli sous le nom de Ouahouma, Ouaima, Ouaitou, Ouatchouezi sont ici appelées Ouaiyana, Ouanyavingui, Ouassongora et Ouanyankori.

Le Rouvenzori, appelé déjà Bougomboua, Avirika et Vi-



rouka par les tribus forestières, devient le Rouvenzou-rourou ou le Rououendjoura, selon le mode de prononciation particulière à chaque natif.

La rivière de Boutahou sépare l'Oulegga de l'Ouringa.

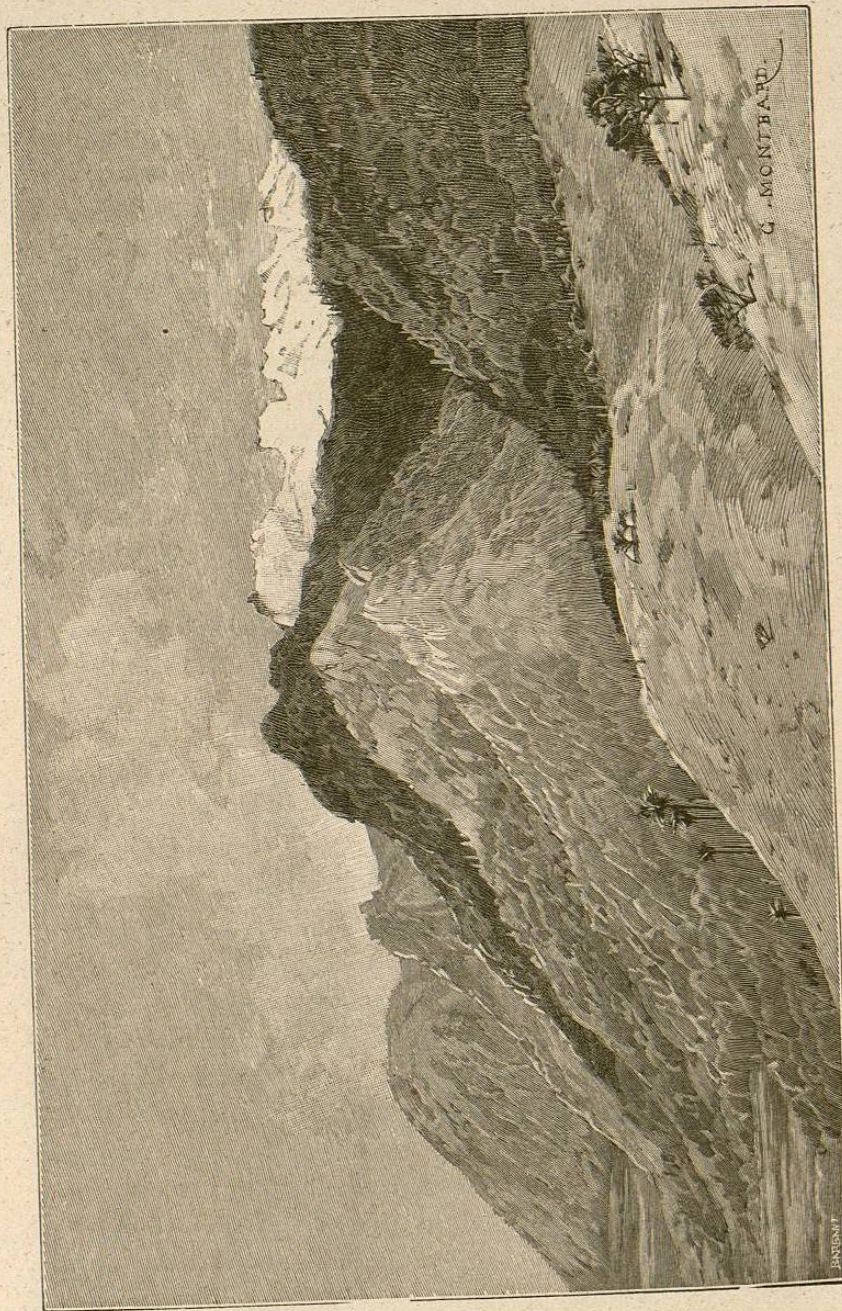
Les Ouara-Soura sont réunis autour de Roukara, un des généraux de Kabba Réga, roi de l'Ounyoru. Quelques-uns de ces féroces pillards sont établis près du gué de Ouaiyana, à quelques kilomètres au nord de notre camp. Les Ouakondjou nous offrent leur aide pour les déloger. Le quartier général de ce Roukara est Katoué, ville située près des Lacs Salés, dans la direction du sud.

Sur la rive occidentale de la Semliki habitent les Ouakovi et Ouassoki; il y a aussi des nains ouatoua.

L'Oussongora et le Toro se sont soumis à Kabba Réga. Mais les insulaires du lac ont refusé obéissance, et leur chef Kakouri a réclamé le secours des Ouanyavingui et des Ouanyankori contre le tyran de la région. Un traité d'alliance pour chasser les Ouanyoro me soumettrait, disait-on, tous les Ouakondjou et les Ouassongora. J'accepte.

Les Ouakondjou ont la tête ronde, le visage large, une stature moyenne. Ils portent aux chevilles et aux bras des centaines d'anneaux très minces en fibres de palmier calamus. Les chefs se distinguent par de lourds bracelets cuivre et laiton. Les femmes portent une torque en fer terminée par deux pendeloques en spirale. Les pentes de leurs montagnes renferment des géodes d'un beau cristal de roche. A l'entrée des villages se trouve une tente en miniature fermée d'une toute petite porte, devant laquelle les indigènes déposent un œuf ou une banane. La tradition rapporte que Mikondjou, fondateur de la tribu qui défricha la forêt et planta la banane, introduisit cette coutume pour prévenir les vols. Cette dîme offerte au fétiche lui rappelle que son devoir est de protéger les plantations et les poulaillers.

Désireux de lever toutes mes incertitudes au sujet de la Semliki, j'y envoyai le lieutenant Stairs avec 60 carabines et quelques guides ouakondjou. Il revenait le lendemain, 15 juin, enchanté des indigènes, qui avaient fait à notre officier leur soumission et les honneurs de la rivière en lui expliquant tout ce qui l'intéressait. En cet endroit, la Semliki a 59 mètres de large, 3 mètres de profondeur, des berges élevées de 18 à



Le Rouvenzori vu de Mtsora.



20 mètres, et un courant de 5 kilomètres à l'heure. Toutes questions élucidées, l'eau étant goûtée et dûment considérée, Stairs arriva aux conclusions suivantes. Étant donnés :

1° La non-interruption de la chaîne occidentale qui fait face au Rouvenzori;

2° La couleur grise et fangeuse particulière à la Semliki;

3° Sa saveur, légèrement saline et pas plus désaltérante que celle du lac Albert;

4° Le dire unanime des indigènes qu'elle coule d'abord un peu vers le nord-ouest, puis au nord, puis au nord-est vers le lac Ounyoro, qui est le lac Albert;

5° L'assurance positive d'un voyageur indigène qui, après avoir suivi le cours entier de la rivière, dit qu'elle sort d'un lac pour entrer dans un autre :

La Semliki sort du lac supérieur, suit une ligne tortueuse en biaisant fortement vers la chaîne occidentale; puis, s'infléchissant vers le nord-est, se rapproche graduellement du Rouvenzori, coule dans la forêt d'Aouamba et de l'Outoukou, puis se jette dans l'Albert-Nyanza.

Du haut d'une termitière, à 1 kilomètre environ de Mtsora, je vois s'étendre une plaine en tout semblable à celle que naguère nos Égyptiens ont prise pour un lac. Allongée vers le sud, elle a toute l'apparence d'un ancien lac à peine abandonné par les eaux. Après l'avoir asséché, la Semliki s'est creusé, dans les couches marne et sable du dépôt, évidemment lacustre, un profond sillon dont les berges, hautes de 18 à 20 mètres, n'offrent qu'une faible résistance au courant rapide, filant trois nœuds à l'heure; et sans les récifs formés par le lit rocheux sous les couches de sédiment, l'impétueuse rivière aurait bientôt drainé le lac supérieur. La forêt court d'un bord à l'autre de la vallée, sombre barrière en parfait contraste avec l'herbe blanchie par le nitre qui croît sur les alluvions lacustres.

Notre halte à Mtsora nous réservait une heureuse surprise. Une heure avant le coucher du soleil, le Rouvenzori nous apparut enfin, dressant ses pics neigeux au-dessus des champs glacés de la chaîne avancée. Toute la journée, nos yeux s'étaient reposés sur les lignes sombres et solennelles des bastions dont l'extrémité se perdait dans le brouillard. A cinq heures, la nuée s'écarte, découvrant l'une après l'autre les



massives et puissantes épaules des contreforts. De l'ombre, noire comme la nuit, un pic se dégage, puis un autre, un autre encore; ils y sont tous enfin ces hauts sommets, vêtus de neige; elle est là tout entière devant nous, la chaîne immense et superbe, magnifique et désolée dont nos yeux ne peuvent se lasser, dont la majesté nous saisit d'une terreur sacrée. Nous l'avons vu dans toute sa gloire, le Rouvenzori, « le Roi des Nuages », le « Faiseur de Pluie », comme disent les indigènes.

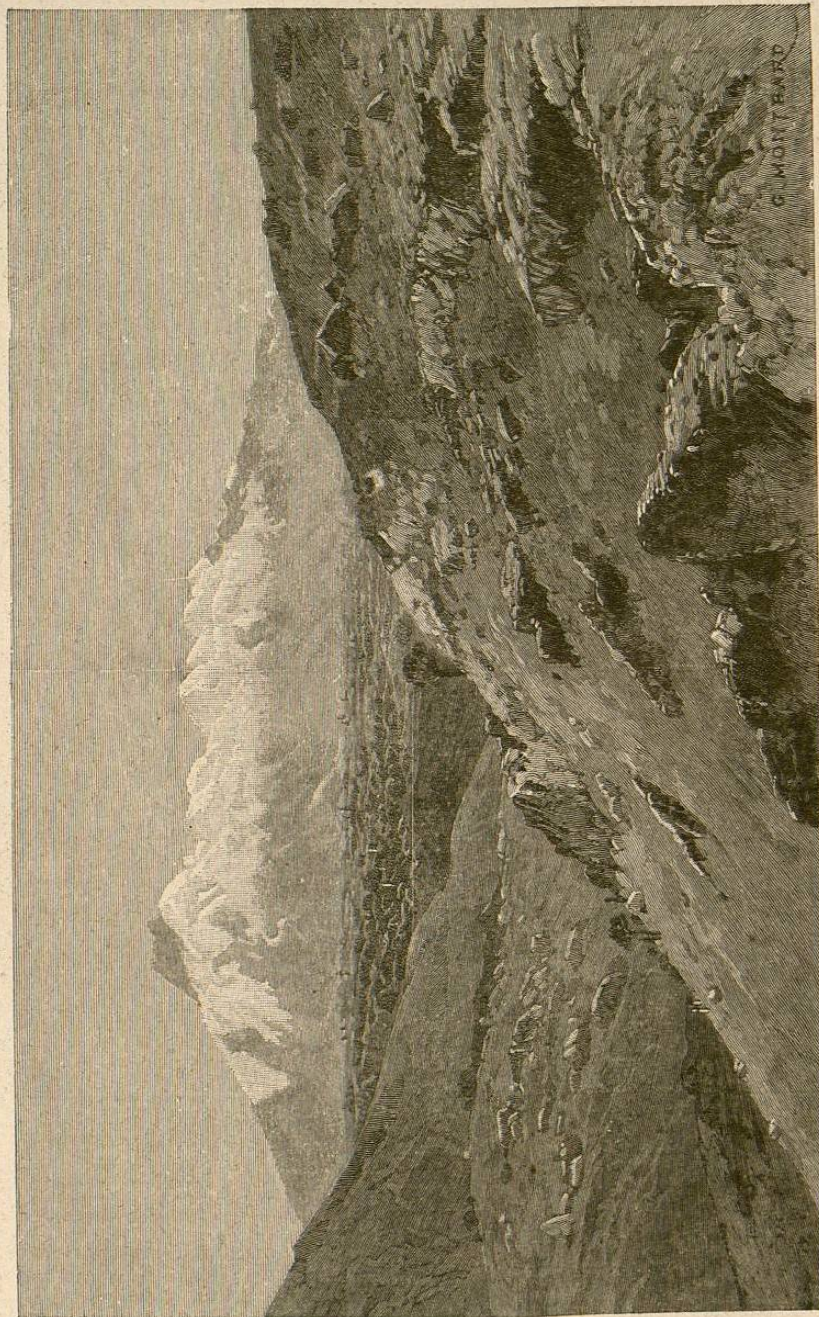
Le 14, escortés d'une longue suite de Ouakondjou, nous marchons quatre heures et demie avant d'entrer à Mouhamba, dans l'Ooussongora. De Mtsora nous étions descendus dans les plaines herbeuses autrefois recouvertes par les flots de ce lac dont nous approchions. Nous traversons un important tributaire de la Semliki, la Rouimi, qui sépare l'Oukondjou de l'Ooussongora, puis un ruisseau issu d'une source chaude.

Le jour suivant, à une heure de Mouhamba, nous quittons la plaine pour gravir le promontoire en pente douce qui s'allonge vers le sud et coupe l'Ooussongora en deux parties jadis couvertes par les eaux lacustres. Une ascension de 500 mètres en face de toutes ces hauteurs et de tant de sommets nous eût laissé un souvenir à jamais mémorable, sans l'éternel brouillard qui couvre les pointes maîtresses. Telle qu'elle se présentait, c'était une vue admirable que nombre d'artistes futurs s'essaieront à peindre ou à décrire. Elle me remémora la chaîne des Alpes vue de Berne, avec cette différence que les lignes successives des Alpes africaines sont beaucoup plus élevées. Que dire alors des géants à tête blanche qui règnent au-dessus d'elles!

Descendus de cent mètres sur la déclivité opposée du promontoire, nous traversons une vallée étroite et profonde, et nous entrons à Karimi.

A 5 h. 15, un souffle balaye les brumes. La couronne du Rouvenzori se montre, brillante et sereine, plus belle que nous ne l'avions jamais vue. Notre appareil photographique, mis au point en deux minutes, perpétue un des plus splendides paysages de l'Afrique et du monde entier.

De Karimi, une descente de 225 mètres nous amenait dans la plaine de l'Ooussongora oriental, où nous traversons l'eau pure et glacée de la Rouverahi, large de 15 mètres et profonde



Le Rouvenzori vu de Karimi.



de 60 centimètres seulement. Visible pendant toute la matinée, superbe dans sa splendeur glorieuse, le Rouvenzori nous fit supporter bravement les fatigues d'une marche de quatre heures, de Karimi à la zéribé de Roussessé. Nous en étions tout près lorsqu'un pâtre msongora, serviteur de Roukara, général des Ouara-Soura, vint offrir de nous livrer un troupeau de son maître. Nous acceptâmes les bons offices de ce patriotique fils d'une terre pressurée et dévastée par les tyrans; 50 carabines l'accompagnèrent, et, un quart d'heure plus tard, nous étions en possession de 25 bêtes grasses, que, réunissant aux nôtres, nous amenâmes sans accident à la zéribé de Roussessé. D'un tas de fumier assez élevé pour servir de terrassement, nous jetâmes notre premier regard sur un lac éloigné de 5 kilomètres au plus : c'était l'Albert-Édouard-Nyanza.